This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vol. IV. A. 1039

LA CAMPAGNE, COMEDIE, EN UN ACTE EN VERS.

Par M. DE CHEVRIER.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le Mercredi 14 Août 1754.

La Mode eſt la Reine du monde.

Le prix eſt de Vingt-quatre ſols.

A PARIS;

Chez DUCHESNE Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 FEB 1973
OF OXFORD
LIBRARY

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRY DE PRUSSE.

ONSEIGNEUR,

L'accueil favorable que le Public a fait à cette Comédie, juſtifie la liberté que je prens de la dédier à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Le Peuple toujours ébloüi par l'éclat de la grandeur ne conſidére dans un Prince Philoſophe que l'Elévation de ſon Rang ; l'Hom-

me de Lettres y voit un Sage éclairé, l'Ami des Muſes qu'il honore, & le Protecteur des Arts qu'il embellit.

Elevé près d'un Roi dont le nom a rempli l'Univers dans un âge où les hommes les plus ſâmeux étoient encore ignorés, VOTRE ALTESSE *a montré qu'elle étoit digne de ſon Auguſte Frere par ſes vertus & par ſon goût pour les Sciences.*

Tel eſt, MONSEIGNEUR, *le témoignage de tous les Gens de Lettres qui ont vû la Cour du Héros du Nord : ſouffrés que mêlant ma voix à la leur, je célébre à Paris les talens que j'admire dans un climat étranger. Que, dis-je, étranger ! Le Pays où vous vivez, n'eſt-il pas,* MONSEIGNEUR, *l'azile des Arts & la Patrie des Sçavans ?*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
DE CHEVRIER.

AVERTISSEMENT.

POur détruire le ſeul reproche qui m'a été fait, je préviens le Public que mon projet n'a jamais été de jetter le moindre intérêt dans cette Comédie ; ainſi le Lecteur aura la bonté de ne la regarder que comme une Piéce à Scènes Epiſodiques, dans laquelle on a voulu introduire une ſorte de marche réguliere.

ACTEURS.

LE CHEVALIER.	M. Rochard.
LE COMTE.	M. Baleti.
LA COMTESSE.	Mademoiſelle Catinon.
CIDALISE.	Mademoiſelle Silvia.
DURIMON.	M. Chanville.
NÉRINE, Suivante de la Comteſſe.	Mde. Favart.
JULEP, Garçon-Médecin.	M. Deshesſes.
ARLEQUIN, Laquais du Chevalier.	M. Carlin.

La Scène eſt dans le Château du Chevalier.

LA CAMPAGNE

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Salon donnant ſur des Jardins.

LE CHEVALIER SEUL.

QUE mon ſort eſt riant ? au ſein de ce Château,
Où je ſçais me paſſer des erreurs de la Ville,
Chaque inſtant eſt marqué par un plaiſir nouveau,
Et chaque jour embellit mon azile,
Sans mépriſer les hommes, je les fuis,
Je reſpecte le ſexe, & je vis loin des Dames,
Exemt d'ambition, ſans rivaux & ſans femmes

De mon heureux état, je connois seul le prix.
Mais que veut Arlequin ?

SCENE II.

LE CHEVALIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOus donner cette Lettre
Que pour vous sans cachet, on vient de me remettre.

LE CHEVALIER *prenant la Lettre.*

Donne.

ARLEQUIN.

Lisés, Arlequin le permet,
(*En voulant sortir*)
Allons nous atranger.

LE CHEVALIER *après avoir lû bas.*

Quelle est cette folie !
Pourquoi sortir ?

ARLEQUIN.

Pour faire mon paquet,
Et regagner Paris où as de cette vie,
Je trouverai par fois un Cabaret
Où je pourrai tout seul en bonne compagnie
M'enyvrer en secret
Et médire tout haut de la Philosophie :
Vivons, Monsieur, en gens de bien ;

Et, quittons cette terre infâme,
Qui tout compté, ne produit rien;
Puisqu'il n'y croît ni vin, ni femme,
Ah! le maudit pays!

LE CHEVALIER.

Trève à cet entretien,
Le Comte & son Épouse arrivent dans une heure;
Pour me persécuter, tous deux ils sont d'accord;
Mariés cette nuit, conçois-tu leur transport?
Venir se confiner au fond de ma demeure!

ARLEQUIN.

Pour se haïr plus vîte, ils ont pris ce parti.

LE CHEVALIER.

Oh, sans venir troubler la douceur de ma vie,
Ils pouvoient se haïr chez eux, tout comme ici;
Mais après tout, le Comte est mon ami,
Et je veux par égard approuver sa manie.
Que le Donjon soit prêt, surtout au grand soupé.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

A Tout dans ce séjour, je me vois occupé,
Le rôle que je fais avec plus de génies,
C'est le Maître d'Hôtel, surtout lorsqu'il s'agit
D'ordonner un repas, c'est le point où je brille,
Et je fais digérer avec beaucoup d'esprit;
Mais je sens que déja mon estomac pétille;

C'eſt un grand bien que l'appétit ;
Qu'il eſt doux de manger ! mais j'entens un caroſſe ;
Courons vîte avertir Monſieur le Chevalier ;
Où craignons aujourd'hui que ſon bras ne nous briſe.
roſſe.

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

CE procédé me paraît ſingulier ;
Quoi ! le jour de ton mariage
Quitter Paris & ſon monde bruyant,
Mais c'eſt la conduite d'un Sage,
Et ton cœur n'eſt pas fait pour ce rôle étonnant.

LE COMTE.

Oh, l'Hymen m'a changé prodigieuſement ;
Je m'apperçois déja que ſa chaîne incommode ;
Va me donner l'air d'un Caton ;
Et je crains que malgré la mode,
Je ne ſois obligé d'admettre la raiſon ;
Je dois te dire la confidence ;
Pour mon honneur, garde-moi le ſecret ;
Il eſt des momens où je penſe,
Ne vas pas, Chevalier, m'imputer ce forfait,
De la triſte raiſon la maligne influence,
Avec mon cœur, n'eſt point d'intelligence.

LE CHEVALIER.

Mais en pensant ainsi, pourquoi quitter Paris ;
Et n'y pas faire enfin les honneurs de ta nôce ?

LE COMTE.

Voudrois-tu qu'imitant ces stupides maris,
Dont l'air benin & la bonté précoce
Font préſager un funeſte avenir,
J'étalaſſe par-tout les charmes de ma femme,
Et la forçant à me haïr,
Je me trouvaſſe en but aux traits de l'Epigrame ?
J'épouſe Céliante au ſortir du Couvent,
Nos petits merveilleux qui connoiſſent l'uſage
Avec impatience, attendoient le moment
De nous envelopper dans leur froid perſiflage ;
Ils croyoient que ce ſoir au nouvel Opera,
J'irois en *Eſpagnol* préſenter la Conteſſe ;
Et s'écriant par air, c'eſt elle, la voilà ;
Elle n'eſt pas ſi bien, excepté ſa jeuneſſe,
Elle n'a rien de trop miraculeux ;
Sa bouche n'eſt pas mal, mais conviens que ſes yeux
Ne diſent rien du tout : Ah ! le Comte eſt bon diable,
Et par égard pour lui, nous pourrons la former :
La petite à la fin ſçaura ſe faire aimer,
Dans la ſociété l'on doit être traitable ;
Tel eſt, mon cher, le propos aſſommant,
Que malgré ſoi, l'on eſt forcé d'entendre :
Heureux encor quand un ſot impudent,
En ricanant ne vous fait pas comprendre
Que vous êtes bien loin d'épouſer un enfant.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois que je dois à tes craintes
Le plaiſir de t'avoir ici,
Qu'importe le motif, n'ayons aucunes plaintes ;

Je ſçai tout oublier quand je vois mon ami.

LE COMTE.

Oh, pour toi, tu connois mon zéle ;
Mais tu devrois ſçavoir qu'il ſeroit excédent
De reſter à Paris, quand la ſaiſon nouvelle
Nous attire en ces lieux où régne l'agrément ;
Paris eſt odieux.

LE CHEVALIER.

L'étiquette te trompe.

LE COMTE.

Avec lui déſormais il faudra que je rompe ;
Qui voit-on ? Entre nous, parlons ſincérement
Des femmes, qui joüant le ton de la décence
Veuillent bien ſe borner à n'avoir qu'un Amant ;
Des inſectes titrés, dont la fauſſe importance
Ne trompe que leurs Créanciers,
Des Auteurs dont la complaiſance,
Nourrit l'orgüeil des Financiers,
Des Acteurs, mais d'un ton... & ſurtout des Actrices,
Qui venant ſe parer du nom de leurs Amans,
Voudroient qu'on leur paſſât tous leurs petits caprices,
Comme on leur paſſe ici des Diamans,
Le voilà ce Paris, ce lieu plein de délices,
C'eſt à toi maintenant d'en faire les honneurs ?

LE CHEVALIER.

En blâmant les travers, je reſpecte les mœurs ;
Ne juges pas de lui ſur le jargon ſtupide
D'un tas de gens dont le cœur vuide
Croit ſe venger de l'ennui qu'il reſſent
En dénigrant les Arts, & les fruits du talent ;

Pour moi que rien n'aveugle, & que la raison guide,
J'ai trouvé dans Paris cent plaisirs différens,
La beauté, la décence à l'esprit réunies
D'un sexe vertueux sont les doux agrémens,
Malgré les propos outrageans
De quelques Ecrivains conduits par les furies;
Maître absolu de nos penchans,
Nous devons à ce sexe aimable,
Dont l'erreur même est respectable,
Nos vertus & nos sentimens.
Si des Auteurs vivans j'osois percer le Temple,
J'admirerois ces hommes généreux,
La gloire des beaux Arts que l'Univers contemple,
Donner dans leurs Ecrits fameux,
De la saine raison le précepte & l'exemple,
Les Financiers jadis par le Peuple avilis,
Cultivant aujourd'hui les Arts & la Science,
Frondent le préjugé qui les tint asservis;
On ne connoît plus la finance
Que par le généreux appui
Que son estime accorde au talent dans l'oubli.
Tout y respire enfin, le goût & la décence,
Et malgré tes propos confus,
Dont le bon sens proscrit l'insipide étalage,
Paris sera toujours le centre des vertus,
L'école du mérite, & l'azile du Sage.

LE COMTE.

J'adopte, si tu veux, ce grave témoignage.
A me semble, pourtant, qu'il parle contre toi;
Pourquoi quitter un lieu si respectable?

LE CHEVALIER.

La crainte d'ennuyer m'en a fait une loi,
Si chacun se jugeoit d'une façon semblable,
Tout iroit mieux, & l'on ne verroit plus
Végéter dans Paris tant d'Etres superflus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LE COMTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

UN Monsieur tout musqué qui fait fort le capable,
Suivi d'un gros Coureur qui marche lentement
Vient d'arriver dans votre appartement.

LE COMTE.

C'est Durimon & la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Courons la recevoir.

LE COMTE *en sortant.*

Tu connois Durimon,
Partout on se l'arrache, à l'avoir on s'empresse;
Et quoique Médecin, il aime le bon ton.

ARLEQUIN *seul.*

Un Médecin, ah Ciel? qu'on m'améne un Notaire;
Ou des Chevaux de Poste; oh, quel est mon destin.
Tout seul j'étois malade, avec un Médecin
Je meurs subitement, ce coup me désespére.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE, LA COMTESSE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER.

OU donc eſt Durimon, pourquoi ne vient-il pas?

LE COMTE.

Ce Coquet ſurannè va faire une Toilette,
On doit à cinquante ans rajeunir ſes appas.

ARLEQUIN.

Madame n'aura pas beſoin de la Recette,
Avec un ſi beau teint on ne veillit jamais.

LA COMTESSE.

Arlequin eſt poli.

ARLEQUIN.

Madame, vos attraits
Le ſont bien plus que moi.

LE CHEVALIER.

Voudrois-tu bien te taire!

ARLEQUIN.

La politeſſe veut que vous me laiſſiez faire;
J'ai de l'eſprit, de la gayeté,

Et pour vos intérêts, je dois parler moins.

LE COMTE.

J'admire, Chevalier, ce séjour enchanté.

LA COMTESSE.

Tout y paroît riant !

LE COMTE.

Oh, pour moi, je l'adore
A la fureur, & j'en suis transporté ;
Mais en tiers avec vous, ce n'est pas-là ma place ;
On me prendroit pour un jaloux ;
(En fuyant la Comtesse.)
Ce reproche seroit de fort mauvaise grace
Pour l'éviter, je le laisse avec vous.
(Il sort.)

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, pardonnés mon ardeur indiscrette ;
Puis-je vous demander si dans ces tristes lieux,
Vous n'auriés pas au moins l'ombre d'une Soubrette ?

LE CHEVALIER.

Plaisante question ?

ARLEQUIN.

Je suis peu curieux ;

Mais je connais assés l'usage qui domine
Pour le faire valoir.

LA COMTESSE.

Allés trouver Nerine.

ARLEQUIN.

Que pourrai-je lui dire ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Et s'il me plaît beaucoup...

LE CHEVALIER.

Hola ;
Qu'on se taise à l'instant, & surtout que l'on sorte.

ARLEQUIN *en sortant.*

J'obéis volontiers, Nérine me transporte.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

SEULE avec vous, je vais vous épancher mon cœur,
Depuis assés long-tems vous connoissés le Comte :
A peine mon mari, je le dis à sa honte,
Il affecte déja ces excès de froideur

Qui jettent sur l'Hymen un ténébreux nuage ;
Quoi ! faut-il que le jour de notre mariage
Soit celui de notre malheur ?

LE CHEVALIER.

Le Comte, malgré lui, se soumet à l'usage,
Du monde qu'il adore, il se livre aux erreurs ;
Mais détestant les travers de son âge,
S'il ne craignoit plus les railleurs,
Il avoueroit le lien qui l'engage.

LA COMTESSE.

On ose donc railler ceux qui sçavent aimer ?
Hélas ! mon erreur est extrême ;
J'ai crû qu'il étoit doux de se laisser charmer
Par un époux qu'on estime & qu'on aime ;
Mais quoiqu'il en coûte a mon cœur,
J'aime mieux me soumettre aux rigueurs du mépris
Que d'exposer le Comte au propos *ricaneur* ;
Je l'avoue a regret, j'aime assez son honneur ;
Puisqu'il dépend d'une telle injustice
Pour permettre qu'il me haïsse.

LE CHEVALIER.

Quelle heureuse ingénuité !
Ce cœur formé par la nature
Respire la candeur & la simplicité,
Sexe charmant, tu tiens de la Divinité
Quand la grossiere imposture
Ne vient point alterer ton ame & ta beauté.

LA COMTESSE.

D'un triste prejugé je deviens la victime,
Au cœur de mon Epoux renonçant aujourd'hui
Je vais me borner à l'estime,

Et qu'elle eſtime encor que celle d'un Mari?

LE CHEVALIER.

Le Comte a des projets, attendés tout de lui,
En s'arrachant au fracas de la Ville,
De ſes travers il vient rougir tout bas,
Bien-tôt vous le verrés dans ce ſéjour tranquille.
Ennemi de la mode, adorer vos appas.

LA COMTESSE.

Oh ne nous flatons point d'un eſpoir inutile;
Le Comte ſut toujours Eſclave du bon ton,
Il ſuit la mode qui l'engage,
Et malgré lui, Monſieur, ſoumis à la ſaiſon,
S'il fuit Paris, c'eſt pour ſuivre un uſage
Etabli par l'orgüeil moins que par la raiſon,
Depuis dix ans ce goût de la Campagne
A ſubjugué tous les Etats,
Ne croyés pas que le plaiſir y gagne,
En déſertant la Ville, on aime ſon fracas;
On quitte un bien que l'on regrette;
Et duppe d'un faux Air, on cherche les ennuis
Au fond d'une triſte retraite
Tandis que l'on pouroit s'amuſer à Paris.

LE CHEVALIER.

A ce ton uniforme où ne peut ſe ſouſtraire
Sans eſſuyer mille mauvais propos,
Il eſt des momens où pour plaire
L'homme d'eſprit doit imiter les ſots,
Ou ſi ſon intérêt le retient à la Ville,
Pendant ſix mois il doit ſe ſequeſtrer;
Pour éviter des fats le jargon imbécile
L'uſage a décidé qu'il ne peut ſe montrer.
Vous l'avés remarqué, cet abus ridicule

A su changer chaque condition ;
Du Faubourg au Marais, en tous lieux il circule ;
La fille d'Opera qui saisit le bon ton
Et qui par vanité s'en pique,
Près de Chaillot, a son petit donjon ;
Et l'Acteur toujours vain & toujours magnifique
Doit avoir aujourd'huy sa petite maison.

LA COMTESSE.

Abandonnons la mode à ses brillans Eclaves
Et goûtons pour nous seuls les charmes de ces lieux,
Quand du faux goût on brise les entraves,
On est moins important, mais l'on vit plus heureux ;

SCENE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE COMTE,

LE COMTE.

MADAME, pardonnés, je vous gêne peut-être.

LA COMTESSE.

Ce discours outrageant me révolte à l'excès
Pour vous-même, Monsieur, sachés donc vous connaitre,
Et tâchés d'oublier ces écarts indiscrets
Qui montrent tout au plus un léger petit-maître
Honteux de ses propres succès
Et moins heureux qu'il ne veut le paraitre.

(*Elle sort.*)

LE COMTE (*d'un air triste.*)

Mais voilà du sublime, & cet air sérieux
(*Il eclate de rire*)
M'accable de douleurs. Conviens que la petite
Brûle pour moi des plus beaux feux,
Elle a du goût, & beaucoup de mérite.

LE CHEVALIER.

Ingrat, oses-tu bien l'outrager à ce point?
A l'adorer tout aujourd'huy invite.
Mais quand tu l'aimerois, tu ne l'avouerois point.

LE COMTE.

J'aime, mais sensément, & sans extravagance,
Le tems des passions est celui de l'enfance;
Quand la raison survient, le cœur bien mieux instruit
Cache le sentiment pour afficher l'esprit.
Bien plus aimable alors, & sans être la duppe,
Par pur amusement d'une femme on s'occupe,
On arange une affaire, & si l'ennui vous prent,
On peut après trois jours se quitter décemment.

LE CHEVALIER.

Peux-tu me tenir ce langage?
Ecarte loin de moi ce propos indiscret,
Ce sexe vertueux que ta fureur outrage
Sans nos deffauts seroit parfait.

TAYLOR INST. OXFORD

LE COMTE.

Ta générosité doit plaire à Cidalise,
Et je vais de ce pas....

LE CHEVALIER.

Quelle est cette mépriſe;

Retourner à Paris exprès pour me prôner?

LE COMTE.

Mais toi-même à ton tour tu veux donc m'étonner;
Cidalise est ici, d'où provient ce mystére?

LE CHEVALIER.

Cidalise chez moi? Tu prétens badiner?

LE COMTE.

Je ne plaisante pas, & rien n'est plus sincére,
Toujours aimable, vive & méchante a l'excès,
Nous allons faire ici de bonnes Epigrammes,
A l'univers entier nous ferons le procès,
Tu connais Cidalise, elle hait bien les femmes,
Si par toi dans ce jour nous étions secondés....

LE CHEVALIER.

Oh je n'ai point assés de bile
Pour vouloir partager vos mauvais procédés,
Et je vais de ce pas retourner a la Ville,
Mais qui donc a conduit Cidalise en ces lieux?

LE COMTE.

Le bel Air, où plutôt l'ennui qui l'a dévorée,
Cidalise n'est rien, nous devions avoir mieux
Et Monsieur Duvallon devoit en être encore.

LE COMTE.

Tu vas donc me citer tous les fous de Paris.

LE COMTE *en ricanant.*

Modere si tu peux, ton humeur inquiette,

Ce sont des fonds plaisans que tous tous ces beaux esprits,
Et Monsieur Duvallon est un fameux Poëte.

LE CHEVALIER.

De ce monde nouveau je ne suis point surpris,
Dès la premiere connoissance
Chacun se dit de vos amis,
Sans vous aimer de vous on est épris:
Par la politesse on commence,
Et l'on finit par le mépris.

LE COMTE.

Vive un séjour où l'univers abonde,
C'est là mon unique Elément.
On tracasse, on ricane, on s'embrasse, on se fronde
A la Campagne enfin, il faut de l'agrément
Et pour se déchirer on a besoin de monde.

LE CHEVALIER.

Tu veux donc jusqu'au bout fatiguer l'amitié?

LE COMTE.

Non, je veux te donner un ton de convenance,
Ton gros bon sens me fait pitié,
Voudrois-tu qu'on aimât un jeune homme qui pense?
Tu connais les façons, ardent à les saisir
Ne vas pas t'ennuyer par excès de prudence,
Dans ce siécle amusant, penser, c'est s'avilir;
Mais sois content, mon cher, Ci Ialise s'avance ...
Sais-tu bien, Chevalier, qu'elle n'est pas si mal,
Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-a-tête,
J'écarte en m'éloignant un dangereux rival,
Adieu.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CIDALISE.

CIDALISE *dans le fond du Théâtre.*

CE petit homme eſt aſſés malhonnête,
(*Au Chevalier.*)
Faut-il donc, Chevalier, qu'on aille vous chercher?
Vous êtes, je le ſais, merveilleux au poſſible,
Mais à nos yeux prétendre ſe cacher
Et vouloir en ce jour ſe rendre inacceſſible,
Quand il peut excéder, éviter les fracas,
Au vrai, c'eſt une choſe affreuſe:
A ce procédé-là, d'honneur, on ne tient pas,
Et j'en ſuis furieuſe
Au point que mon projet eſt de me trouver mal.

LE CHEVALIER.

Ah banniſſés un deſſein ſi fatal.
Le Comte, malgré moi, Madame,
M'a très-long tems retenu dans ce lieu,
Sans quoi j'aurois rempli le deſir qui m'enflâme.

CIDALISE.

Ce propos, Chevalier, a l'air d'un tendre aveu,
Sans crainte en ce moment faites parler votre ame,
S'il eſt vrai que pour moi vous brûliés d'un beau feu
On pourra s'efforcer à vous aimer un peu.

LE CHEVALIER.

Je vous connais trop, Cidaliſe ;
s aimés à joüir des droits de la beauté,
Vous agacés ſans être épriſe ;
otre eſprit coquet dont on eſt enchanté,
Sait avec art ménager la ſurpriſe
Du faible amant qu'il a dompté :
ais votre cœur qui bientôt le mépriſe ;
he l'inconſtance & la legereté.

CIDALISE.

rage, Chevalier, j'aime aſſés les maximes
(*En baillant*)
out à la Campagne, elles plaiſent beaucoup.

LE CHEVALIER.

s voulés donc toujours avilir vos victimes ;

CIDALISE.

s revenés encor, je vous tiens pour le coup
s voulés m'adorer, oh la bonne folie !
iés-vous aimer avec cet air caton ?

LE CHEVALIER.

eux cœurs vertueux unis par la raiſon
de blâmer les nœuds, toujours je les envie ;
amour en ce cas eſt l'ame de la vie ;
; je n'approuve point les tranſports éclatans
veulent affecter la plupart des Amans
)les dans leurs goûts, dans leurs choix ridicules,
crets ſans motifs, indecens ſans ſcrupules,
commerce avili des hommes diffamés,
)ſent préférer l'honneur d'être eſtimés.
mœurs & la vertu bientôt les épouvantent ;

Et l'amour du plaisir est le seul Dieu qu'ils chantent.
Loin de nous, Cidalise, un tel égarement,
Je n'adopte l'amour que pour le sentiment;
Celui que nous voyons fondé sur le caprice
Sera détruit demain par l'humeur ou le vice.

CIDALISE.

C'en est trop, Chevalier, arrêtés un moment;
Toujours parler raison, mais c'est un guet-à-pent;
Je ne viens point ici faire un cours de morale,
Ecartés loin de moi cette vapeur fatale,
Parlons beaucoup, & pensons peu,
Joignons à nos discours un air de médisance;
Mêlons à tout cela le concert & le jeu:
On pourra s'amuser du moins avec decence.

LE CHEVALIER.

Pour ces amusemens Paris est merveilleux;

CIDALISE.

Je n'en sortirois de ma vie
S'il dependoit de nous de rester dans les lieux
Où l'amour du plaisir nous lie:
On doit malgré soi-même obéir aux saisons,
L'Hiver est pour Paris, l'Eté pour la Campagne;
Tels sont les usages, les tons
Qu'on doit suivre à la lettre.

LE CHEVALIER.

Et si l'ennui vous gagne?
Que faire dans un pareil cas,

CIDALISE

L'ennui, Monsieur, on n'y croit pas;

On doit même en bâillant jurer que l'on s'amuse,
Et le goût qui domine eſt toujours notre excuſe.

LE CHEVALIER.

J'aurois crû qu'on devoit rougir de ſes travers.

CIDALISE.

Loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire;
Et les prôner dans l'univers,
Le ridicule embelit notre hiſtoire,
On ſe pare de ſes erreurs,
Et ſouvent on leur doit le bonheur de ſa vie.
La femme du grand monde annonce ſes vapeurs,
La coquette ſa perfidie,
Le Satirique ſon aigreur,
Le vil protege ſa baſſeſſe,
Le Petit-Collet ſa fadeur,
Le Gaſcon ſon adreſſe,
Le Paraſite ſes bons mots,
L'Intriguant ſes tracaſſeries,
Le Petit-Maître ſes Chevaux,
Et l'Actrice ſes fantaiſies.

LE CHEVALIER.

Mais, vous traités l'Univers aſſez mal.
Permettés qu'en ſecret....

CIDALISE *en riant.*

Il eſt original.
Des ſecrets, dites-vous? Oh, jamais je n'en garde;
A m'en confier un à coup ſûr on hazarde:
Ici tout eſt public, chacun a ſes défauts,
L'amuſement du ſage eſt le mépris des ſots.

LE CHEVALIER.

Accordez-vous, Madame, avec vous-même.
Quand du Public on dédaigne les cris,
On n'a point pour la mode une fureur extrême,
Malgré soi-même, enfin, on ne fuit point Paris.

CIDALISE.

Ah! vous recriminés; c'est comme je vous aime.
J'adore la saillie, & jamais les bons mots
N'ont eu le don de me confondre,
L'épigrame ne doit offenser que les sots:
Outrés de ne pouvoir répondre,
Pour user de ce droit, je veux penser tout haut,
Et plaisanter un peu sur vos écarts sévéres,
Un quelqu'un de mérite, *un homme comme il faut*,
Doit-il ainsi que vous se rouiller dans ses terres?

LE CHEVALIER.

Je viens joüir ici de ma tranquillité;

CIDALISE.

Et moi, j'y viens traîner ma mauvaise santé.

LE CHEVALIER.

Avec des yeux si vifs, fut-on jamais malade?

CIDALISE.

On doit l'être du moins par excès de raison;
Et sçachés qu'il seroit maussade
D'oser se porter bien avec un certain nom,
Par intervale on doit joüer la maladie,
C'est un usage enfin par le bel Air dicté;
Il ne sied qu'à la Bourgeoisie,

De joüir en tout tems d'une groſſe ſanté,
L'embonpoint avilit.

LE CHEVALIER.

Et la maigreur excede.

CIDALISE.

A bouts portans vous tirez donc ſur moi?
C'eſt fort bien, Chevalier, pour le coup je vous céde.

LE CHEVALIER.

Ah! connoiſſez-moi mieux, je ſuis de bonne foi,
De lutter contre vous, je me crois peu capable;
D'ailleurs je vous reſpecte.

CIDALISE.

Oh, le reſpect m'accable,
De ce terme choquant pésés mieux la valeur,
Le reſpect ennuyeux dont on fait étalage,
Loin de nous honorer, nous donne de l'humeur:
Ce n'eſt qu'un tribut de l'uſage,
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

LE CHEVALIER.

Je n'admettrai jamais un ſemblable langage,
Et je veux malgré vous reſpecter vos vertus,
Et ſurtout votre caractère.

CIDALISE *d'un ton fâché.*

Ah, c'en eſt trop, je n'y tiens plus,
Vous me manqués, Monſieur, d'une étrange maniere.

LE CHEVALIER *avec vivacité.*

Cidaliſe, en quoi donc? De grace expliqués-vous.

CIDALISE.

Ah! craignés à la fin que la plaiſanterie
Avec raiſon n'excite mon courroux;
Et ſçachés pour toujours qu'une femme jolie
N'a point de caractère, elle peut tout oſer,
Les égards & la complaiſance
Sont des Etres communs qu'elle doit mépriſer,
Et dont la beauté nous diſpenſe.

LE CHEVALIER.

Depuis deux ans que j'ai quitté Paris
Tout me paroît changé.

CIDALISE.

Chaque inſtant le varie;
Les goûts y ſont toujours marqués par la folie;
Mais c'eſt une folie aimable & réfléchie
Qui ſçait donner à tout & la grace & le prix.
Jadis nos jeunes gens au ſein de la moleſſe
Guidés par cet inſtinct qui ſeul les intéreſſe,
Dormoient en attendant l'heure de l'Opera:
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela,
Levés dès le matin ſans avoir rien à faire,
On les voit tous les jours, même au fort de l'Hyver,
Habillés en *Chenille*, un *loup*, *en Bandoulliere*,
Faire à pié tout Paris, & ſe geler par air.

SCENE XI.

CIDALISE, LE CHEVALIER, DURIMON.

DURIMON *entre avec précipation, & tenant à la main des petits papiers à vignette.*

AH, mon cher Chevalier, souffrez qu'on vous embrasse.

LE CHEVALIER.

Quels sont tous ces papiers ?

DURIMOND.

Un tas de bulletins
Conçûs avec esprit, & dictés avec grace
Que je vais renvoyer à trente Médecins,
Charmés de profiter de mon expérience.

LE CHEVALIER.

Quoi ! de Paris on vous consulte ici ?

DURIMON.

De Paris, dites-vous ? Des deux bouts de la France.
J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi
Travaillés dès long-tems d'une cacochimie.

CIDALISE.

Quoi ! de si loin vous leur rendez la vie ;

DURIMON.

Je guéris par la Poſte, & radicalement,
Mes Lettres ſont des Ordonnances
Qui reglent le tempéramment,
Et l'on pourroit dans mes correſpondances
Apprendre à parler joliment.

CIDALISE.

Sans doute, vous ſuivés cette antique méthode;
D'ordonner ſagement la caſſe & le ſené?

DURIMON.

Ces remedes jadis étoient fort à la mode;
Mais leur uſage en ce jour condamné
Plus que jamais aſſure notre empire,
Si nous ſaignons encor, c'eſt pour les Chirurgiens,
Dont l'intérêt vient nous ſéduire.
Dans mille jolis riens,
Nous faiſons conſiſter l'Art de la Médecine;
Mais ſi bravant notre précaution,
Le malade entêté décline,
Nous le faiſons mourir en ſuivant le bon ton.

LE CHEVALIER.

Durimon me paraît un Médecin facile.

DURIMON.

J'anime les eſprits, & je chaſſe la bile,
Je ſçais pour plaire au ſexe admettre les vapeurs,
Et me prêter aux goûts, aux caractères;
Depuis deux ans j'ordonne les odeurs,
Et mes Apoticaires
Ne ſont plus que des Parfumeurs.

CIDALISE.

Condamnés-vous les Eaux ?

DURIMON.

Les Eaux ſont des chimères,
Pour s'arranger on en boit à Pa
Quelquefois cependant, fidèle à la routine,
J'ordonne celles de Vichi.
Elles ont la vertu de nuire à la poitrine ;
Mais elles ſont du bel air aujourd'hui,
Et l'on doit tout riſquer pour le goût qui domine.

LE CHEVALIER.

La mode aſſervit donc auſſi la Médecine ?

DURIMON.

Elle nous garentit en nous y ſoumettant
Du poids de tous ces ridicules
Dont un certain comique eſprit aſſés plaiſant
Nous chargea jadis ſans ſcrupules.

CIDALISE.

Oh ne rappellés pas ces tems humilians
Où votre Faculté ſur la Scene avilie,
Voyoit Paris en foule inſultant ſon génie
Se railler de ſa morgue, & rire à ſes dépens.

DURIMON.

Le Moliere eût raiſon de traiter de mauſſades
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin
Dont le projet étoit de guérir leurs malades,
Eſt-ce là, dites moi, l'objet d'un Médecin ?
L'on ne ſuit plus l'antique uſage,
Jadis on s'attachoit à connaître le Corps

Et ſa complexion, mais aujourd'huy plus ſage
La Médecine a ſû reconnaître ſes torts.
Son ſiſtéme n'eſt plus qu'un riant badinage,
L'eſprit du jour devient ſon élément,
La gaité ſon ſoutien, & l'air du perſiflage
Eſt ſon premier talent.

CIDALISE.

Pour être Médecin il faut être plaiſant.

DURIMON.

Je puis, ſans vanité, comparer mes Malades
Aux héros d'Opéra qui meurent en chantant.
Par un principe faux jadis nos Camarades
Les aſſommoient en commençant;
Plus raiſonnables & moins fades,
Nous les devertiſſons juſqu'au dernier inſtant.

LE CHEVALIER.

J'entens, ils meurent auſſi vite
Mais un peu plus gaiement.

CIDALISE.

L'amuſement eſt le premier mérite,
Et j'aime un Médecin qui n'a pas l'air pedant.

DURIMON.

Nous fuyons le ton de l'Ecole:
Parodians les gens de Cour,
Nous avons pris leur langage frivole,
Et comme eux nous voulons ſourire avec l'Amour.
Pour plaire au ſexe, il faut joüer un rôle,
On le ſubjugue avec le ton badin,
Des gens, de l'ambre & beaucoup de folie.

CIDALISE.

Je vous crois à ce prix un très-bon Médecin.

DURIMON.

Oh de briller j'ai toujours eu l'envie,
J'aime l'éclat sans être vain,
L'air de grandeur est ma manie.

LE CHEVALIER.

Si Boileau revenoit, il seroit bien surpris
De vous voir dégagés de vos maintiens funestes
Etaler avec faste au centre de Paris
Les équipages les plus lestes.

DURIMON.

En entrant dans le monde avec un certain nom,
J'eus la *Demi-Fortune*, & c'étoit le bon ton;
Mais depuis qu'on a vû joüant l'air d'importance,
Messieurs les Chirurgiens prendre la *Diligence*,
Il a fallu changer, j'ai deux *Sabots*,
Douze Chevaux Danois, quatre Jumens fringantes;
Un *Mulet* pour *linge*, trois *Soflets*,
Un *Vis-à-vis* & deux *Dejobligeants*.

CIDALISE.

Mais ce train est affreux.

DURIMON.

Madame, dans ce tems,
J'ose vous protester qu'il me suffit a peine,
Mes Chevaux excédés sont presque sur les dents,
Et tous mes gens sont hors d'haleine.
Il seroit odieux de souper a Paris,
Je suis ici ce soir, demain chez la Princesse,

Lundi chez le petit Damis,
Et Mercredi chez la Ducheſſe :
Sous cet Air de Campagne, on céle ſon projet ;
Et l'on vient s'ennuyer en gardant le ſecret ;
Bien éloigné de ces fades manies,
Je viens ici rire de vos folies ;
Mais apprenés que pour rire à propos,
Il me faut grande chere, & beaucoup de Champagne,
Du Jeu, de la Muſique, & ſurtout des bons mots :
Sans les plaiſans, on meurt à la Campagne.

SCENE XII.

IDALISE, LE CHEVALIER, DURIMON, JULEP.

JULEP *des papiers à la main.*

POur arriver plutôt, Monſieur, je viens à pié
Vous apporter en grande diligence
L'état bien circonſtancié,
De la ſanté de ceux que votre complaiſance
Doit délivrer dans peu de tous les embarras,
Que le deſtin nous fait ſupporter ici-bas ;
J'y joins auſſi pour ſurcroit d'abondance,
La liſte de ces gens qui las d'être importuns,
Ont paſſé doucement au nombre des défunts.

DURIMON *après avoir examiné la liſte.*

On ne connaît plus rien au cours de la natur e,

JULEP.

Oh comme vous, Monsieur, dès longtems je m'y perds,
Et tous ses changemens divers
Me donnent de la tablature.
Qui jamais auroit crû que le petit Damon,
Un Auteur... dût perir d'une indigestion,
Et que Monsieur Rondin, ce Financier cinique,
Par singularité voudroit mourir étique?

CIDALISE.

Il paraît jovial, seroit-il Médecin?

JULEP.

Je me nomme Julep, & suis un homme unique;
J'ai vû tous les Pays de Nanterre à Pexin,
J'ai parcouru la Champagne & l'Affrique,
Je me suis fait Abbé, Militaire & Robin,
Mais que peut le talent contre la politique?
Un coup du sort dont j'abrége la fin
Me rendit le jouet d'un projet magnifique,
Je devins honnête-homme, & je mourûs de faim.
Malgré tous mes revers, j'avois l'esprit comique;
Le desir violent de changer mon destin
M'a fait donner dans l'empirique,
Et je suis maintenant un garçon-Médecin.

DURIMON.

Il connaît Hipocrate, & tous ses paragraphes;
Je puis même avancer qu'on l'estime à Paris,
C'est lui qui fait les Epitaphes
Des Malades que je guéris.

LE CHEVALIER *ironiquement.*

Il est moins occupé, que si par avanture
Il travailloit....

DURIMON.

Chevalier, point d'injure,
Ou je vais à ces frais étaler mon esprit.
(d'un ton affecté)
Dans le fond du Jardin, Julep, allez m'attendre ;
Je dois vous y donner mes ordres par écrit.

JULEP.

Très-volontiers j'irois m'y rendre ;
Mais quand je suis à jeun, le grand air m'interdit,
Et de mes sens il suspend l'exercice :
Ainsi pour éviter un mal qui m'affadit,
Je vais patiemment vous attendre à l'office.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, CIDALISE, DURIMON, NERINE, ARLEQUIN.

NERINE *entrant avec précipitation.*

JE viens vous annoncer un miracle étonnant.

ARLEQUIN.

Comme témoin je vous le certifie.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-il donc arrivé?

NERINE *vivement.*

Dans votre appartement.....

ARLEQUIN *gravement.*

Monſieur le Chevalier, écoutez je vous prie.

CIDALISE.

Nerine, expliquez-vous?

NERINE.

Ce moment m'a ſaiſie!

DURIMON.

Dulciſiez vos ſens, Nerine, & parlez-nous.

NERINE *avec volubilité.*

Avec plaiſir, Monſieur, je vais vous ſatisfaire,
Mais hélas, je crains fort qu'en cet inſtant ſi doux
Je ne ſois malgré moi contrainte de me taire.
Certain évenement que l'on ne prévoit pas,
Et qui ſouvent eſt tel qu'on a peine a le dire,
Nous jette dans un certain cas
Qui naît de la ſurpriſe, & que la joie inſpire,
Je voudrois exprimer ici mon embarras,
Mais ne pouvant parler, ſouffrez que je reſpire.

ARLEQUIN.

Que ce ſilence eſt babillard!
Avec plus d'eſprit & moins d'art

Je vois bien qu'Arlequin eſt fait pour vous inſtruire,
(*gravement*)
Or ſus....

NERINE *en riant.*

Après ce trait rien n'eſt douteux
Nous l'avons vû pleurant aux genoux de ſa femme
Exhaler gravement les tranſports de ſon ame.
Mais j'apperçois ici les Acteurs amoureux
De la Scene touchante
Que dans l'ardeur qui nous enchante,
Nous voulions à l'inſtant retracer à vos yeux.

SCÉNE DERNIERE.

LES ACTEURS précédens, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

TU me vois, Chevalier, au comble de ma joie;
A tes ſages avis, je dois mes ſentimens,
Et l'amitié qui près de toi m'envoye,
Eſt le premier auteur du bonheur que je ſens.

ARLEQUIN *d'un ton important.*

Je vous l'avois bien dit.

LE COMTE *en montrant la Comteſſe.*

Son mérite & ſes charmes
Du nœud qui me retient ſont les heureux garans,

En dépit de la mode & de ſes partiſans,
A ſes vertus je veux rendre les armes.

CIDALISE.

Mais ce ſont là de grands évenemens
Des vertus, de l'amour, c'eſt le ton de l'Idile.

DURIMON.

Fades propos, & langueurs du vieux ſtile.

CIDALISE.

Cet amour reſpectable eſt tout-à-fait plaiſant.
Qu'en dit le petit Comte?

LE COMTE.

Il eſt bien étonnant
Que dédaignant ainſi le bonheur de la vie
Vous mépriſiez l'amour...

LA COMTESSE *au Comte.*

Il nous charme tous deux
Pour le connaître trop, Madame s'en défie,
Goutons donc pour nous ſeuls le plaiſir d'être heureux,
Et laiſſons-lui le ſoin de la plaiſanterie.

CIDALISE.

Voilà bien des erreurs.

LA COMTESSE.

La plus grande à mon gré...

DURIMON.

Eſt d'aimer ſon mari, cela tient du délire.

Mais du plus rare, & du mieux averé.

CIDALISE.

La petite a, je crois, quelque choſe à nous dire.

LA COMTESSE.

Je ne me pique point, Madame, de parler,
Mais quand j'aurois cet art, à ne rien vous céler,
Je n'en uſerois point, c'eſt à l'eſprit frivole
A ſacrifier tout au don de la parole.
Le cœur plus délicat trouve ſon agrément
Dans les douceurs du tendre ſentiment;
Et captivant ſans art l'objet qui l'intéreſſe,
Il goute ſans rougir le prix de ſa tendreſſe.

CIDALISE.

Vous voyez les effets de la contagion.

LE CHEVALIER.

Non, je vois ſeulement triompher la raiſon.

CIDALISE.

La raiſon eſt bien là, je les trouve adorables.
Sans doute vous allez célébrer ce grand jour
Par quelques Fêtes admirables:
On doit pour s'amuſer, chanter un tel amour.

LE CHEVALIER.

Oh je puis vous donner une fête champêtre,
Les gens de ce Hameau ſe piquent de danſer.

ARLEQUIN.

Jugés de leurs talens, c'eſt moi qui ſuis leur maî-
tre.

CIDALISE.

La danſe ſans Muſique eſt faite pour glacer.

DURIMON.

Mais quand je ſuis ici, n'eſt-il pas bien bizare
De chercher des plaiſirs? Savoir faire des Vers
Eſt-ce donc un talent ſi rare?
De la ſociété j'ay les heureux travers,
Je deſſine au parfait, je fais de la Muſique,
J'électriſe par goût, je donne des Balets
Où j'égare l'amour que l'on fixe au Français. *
Enfin je ſuis un homme unique,
Médecin par hazard, Comédien par choix,
Peintre par fantaiſie, Auteur par politique,
Tous les talens marqués ſont ſoumis à mes loix;
Je déclame ſurtout dans le ton emphatique,
J'ay le geſte effrayant & le Poumon Tragique.

LE COMTE.

Voila bien des talens.

LA COMTESSE.

C'eſt un homme accompli.

DURIMON.

Pour mieux juger de mon adreſſe,
Je voudrois bien que vous puſſiés icy
Exécuter ma *Servante Maîtreſſe*,
La Muſique en eſt vive, & ſes airs enchanteurs
Peuvent le diſputer à toute l'auſonie.

* Divertiſſement ingénieux imaginé par un homme de goût, & mis en action par le ſieur Veſtris, ſi connu par ſon talent pour la danſe.

CIDALISE.

Allés ailleurs en faire les honneurs ;
Avec raiſon l'Italien m'ennuye.

DURIMON.

Pour en aſſurer le ſuccès,
J'ai mis mes ſcenes en Français ;
Je n'aurai jamais la folie
De croire que l'on peut penſer en Italie.
Si j'avois des Acteurs.....

CIDALISE.

Quoi, des Acteurs, Monſieur!
Le Chevalier chante à merveille ;
Et pour charmer les ſens, & ſéduire le cœur
Nérine n'a pas ſa pareille.

DURIMON.

Fort bien : mais il nous faut, ſurtout, un bon Souffleur.

LE COMTE.

Arlequin le ſera.

ARLEQUIN.

Puiſqu'il faut vous le dire,
Souffler eſt mon premier métier ;
J'ay du talent, & ſi je ſavois lire,
Je pourrois devenir un homme ſingulier.

DURIMON.

Je ſouffleraï, prenés tous les deux votre rôle.

LE CHEVALIER.

C'en eſt aſſés de vous on pourra ſe paſſer.

DURIMON.

Quoi vous penſés...

LE CHEVALIER.

Que ſoufler eſt frivole.

NERINE.

Je ſais déjà mon rôle, & je puis commencer.

CIDALISE.

Que nos plaiſirs ne trouvent plus d'obſtacle.

LA COMTESSE.

Allons tous nous placer pour joüir du ſpectacle.
(*Ils ſortent tous.*)

NERINE *à Arlequin.*

Que faites-vous icy?

ARLEQUIN.

Je ſuis Italien,
Et je vais chanter ma partie.

LE CHEVALIER.

Tandis que nous allons prendre un autre maintien,
Cours au Buffet apprendre l'harmonie.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Le Buffet pour mon cœur eſt le ſouverain bien;

Mais malgré tous ſes avantages,
J'oſe envier un bien plus glorieux.
Meſſieurs, l'honneur de vos ſuffrages
Peut ſeul mettre Arlequin au nombre de ſes vœux;
Mon hommage eſt ſincere, & n'a rien de frivole,
Je le jure à l'inſtant par une Cabriole.

FIN.

Suit *la Servante Maîtreſſe*, après laquelle on exécute un Divertiſſement analogue au ſujet.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre *La Campagne*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 22 Août 1754.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Choix de différentes Piéces nouvelles, qui ont été repréſentées ſur le Théâtre.

72732705

CIDALISE.

Allés ailleurs en faire les honneurs ;
Avec raiſon l'Italien m'ennuye.

DURIMON.

Pour en aſſurer le ſuccès,
J'ai mis mes ſcenes en Français,
Je n'aurai jamais la folie
De croire que l'on peut penſer en Italie.
Si j'avois des Acteurs.....

CIDALISE.

Quoi, des Acteurs, Monſieur!
Le Chevalier chante à merveille ;
Et pour charmer les ſens, & ſéduire le cœur
Nérine n'a pas ſa pareille.

DURIMON.

Fort bien : mais il nous faut, ſurtout, un bon Souffleur.

LE COMTE.

Arlequin le ſera.

ARLEQUIN.

Puiſqu'il faut vous le dire,
Souffler eſt mon premier métier,
J'ay du talent, & ſi je ſavois lire,
Je pourrois devenir un homme ſingulier.

DURIMON.

Je ſouffleraï, prenés tous les deux votre rôle.

LE CHEVALIER.

C'en eſt aſſés de vous on pourra ſe paſſer.

DURIMON.

Quoi vous penſés...

LE CHEVALIER.

Que ſouffler eſt frivole.

NERINE.

Je ſais déjà mon rôle, & je puis commencer.

CIDALISE.

Que nos plaiſirs ne trouvent plus d'obſtacle,

LA COMTESSE.

Allons tous nous placer pour joüir du ſpectacle.
(*Ils ſortent tous.*)

NERINE *à Arlequin.*

Que faites-vous icy?

ARLEQUIN.

Je ſuis Italien;
Et je vais chanter ma partie.

LE CHEVALIER.

Tandis que nous allons prendre un autre maintien,
Cours au Buffet apprendre l'harmonie.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Le Buffet pour mon cœur eſt le ſouverain bien;

Mais malgré tous ſes avantages,
J'oſe envier un bien plus glorieux.
Meſſieurs, l'honneur de vos ſuffrages
Peut ſeul mettre Arlequin au nombre de ſes vœux;
Mon hommage eſt ſincere, & n'a rien de frivole,
Je le jure à l'inſtant par une Cabriole.

FIN.

Suit *la Servante Maîtreſſe*, après laquelle on exécute un Divertiſſement analogue au ſujet.

5 C V 6

72732705